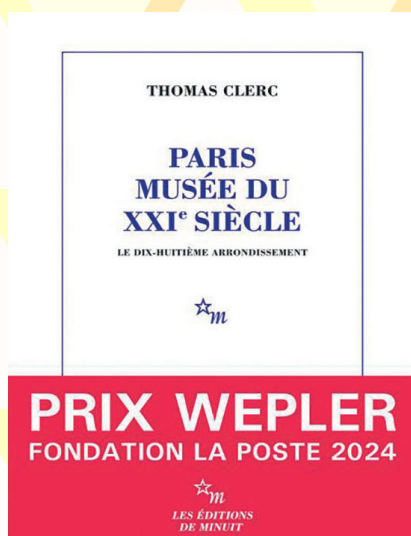


FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

Prix Wepler Fondation La Poste 2024



Sommaire

Dossier Thomas Clerc, prix Wepler Fondation La Poste 2024 et
Célestin de Meeûs, mention spéciale du jury

- 02 Édito
- 03 Entretien avec Thomas Clerc
- 06 Extraits choisis - Paris, Le dix-huitième arrondissement
- 08 Portrait : Thomas Clerc
- 10 Discours des lauréats
- 12 Célestin de Meeûs, Mythologie du .12
- 14 Hélène Hoppenot, journal (1945-1951)
- 16 Dernières parutions
- 18 Agenda

Édito

Le prix Wepler Fondation La Poste 2024

En présence de Philippe Wahl, Président Directeur-Général du Groupe La Poste et d'Anne-Marie Jean, Déléguée Générale de La Fondation d'entreprise La Poste, nous avons fêté, en novembre dernier, la 27^e édition du prix Wepler Fondation La Poste. Le jury 2024, présidé par Marie-Rose Guarnieri et constitué de libraires, d'une postière, de critiques littéraires et de lecteurs (dont une détenue au centre pénitentiaire de Rennes), a couronné Thomas Clerc pour son roman-performance – ou « documentaire subjectif » – intitulé *Paris, musée du XXI^e siècle - Le dix-huitième arrondissement*, publié chez Minuit. La mention spéciale a été attribuée à Célestin de Meeûs pour *Mythologie du .12* paru aux éditions du sous-sol. La soirée a commencé en musique avec Catherine Ringer et Jeanne Cherhal. Elles ont chanté des morceaux de leur répertoire respectif et improvisé en duo, *Le tourbillon de la vie*, chanson de Serge Rezvani, rendue célèbre par le film *Jules et Jim* de François Truffaut (dont la disparition il y a 40 ans a été l'occasion de lui rendre hommage en 2024). Catherine Ringer, accompagnée au piano par Grégoire Hetzel, a dit et chanté des poèmes extraits du recueil *L'érotisme de vivre* d'Alice Mendelson (Éditions Rhubarbe, 2022). Comme chaque année, à la brasserie Wepler Place de Clichy, la remise des prix a donné lieu à une joyeuse et chaleureuse célébration de la littérature contemporaine, de la musique et de la poésie aussi.

Nous avons interviewé le lauréat, Thomas Clerc, romancier, essayiste, poète et universitaire, auteur de plusieurs ouvrages dont *Intérieur* (L'Arbalète / Gallimard, 2013) et *Paris, musée du XXI^e siècle - Le dixième arrondissement* (L'Arbalète / Gallimard, 2007). Dans ce dernier, à l'instar du livre primé, il décrivait déjà minutieusement l'arrondissement dans lequel il vivait alors. En s'installant dans le dix-huitième, il a repris ce projet entamé dix-sept ans plus tôt, où marche urbaine et écriture avancent ensemble.



Thomas Clerc

Entretien

avec Thomas Clerc

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous avez reçu le prix Wepler Fondation La Poste 2024 pour *Paris, musée du XXI^e siècle, le dix-huitième arrondissement*, publié chez Minuit depuis la rentrée.

Que représente pour vous cette distinction littéraire dont on a fêté la 27^e édition en novembre à la brasserie Wepler ? (Brasserie citée précisément pages 459 et 536 dans votre livre au moment où il est question de la Place Clichy.)

Thomas Clerc : Je suis très fier et très heureux d'avoir reçu ce prix ! D'excellents consœurs et confrères m'ont devancé, tels que Marcel Cohen, François Bon ou Lucie Taïeb, pour citer trois écrivains que j'admire et que j'aime parmi tant d'autres récipiendaires. C'est un prix de très bonne qualité littéraire, et qui récompense des auteurs et autrices qui comptent. Ce qui est amusant, c'est que les prix plus anciens ou plus « légitimes » sont devenus, avec le temps, beaucoup moins exigeants.

En 2007, vous aviez publié *Paris, musée du XXI^e siècle, le dixième arrondissement*. Comment est venue l'idée de ce projet d'écriture, de cette description ambulatoire qui offre dix-sept ans plus tard un nouvel opus ? Aviez-vous une intention claire dès le départ ?

T.C. : Je voulais faire un deuxième volume dans la mesure où ayant déménagé, il me semblait que le 18^e arrondissement, où j'habite depuis 2018, m'offrait la possibilité de se faire saisir à point par un homme de 60 ans, après avoir décrit le 10^e alors que j'en avais 45. J'ai laissé une bonne période s'écouler, et probablement y aura-t-il un autre intervalle de temps entre le 18^e et l'autre arrondissement (je ne vous dis pas lequel car je ne le

sais pas encore !) Mon intention était simplement de faire un autre volume, de tenter d'honorer ma promesse de décrire tout Paris.

Quelle méthode avez-vous adoptée pour saisir l'environnement urbain, collecter des faits ? Enregistrements ou prise de notes en marchant ? Et combien de temps s'écoule entre la promenade et l'écriture ?

T.C. : J'ai mis trois ans à écrire ce texte, vu la taille du 18^e. Il me fallait procéder en trois temps : documentation, déambulation, écriture, les trois phases s'interpénétrant en permanence. J'écris sur un carnet (clairefontaine) en marchant, puis je rentre chez moi, après la déambulation, et j'essaie d'écrire en laissant le moins de temps possible entre la marche et le rendu. Ça permet une certaine fraîcheur dans l'énonciation.

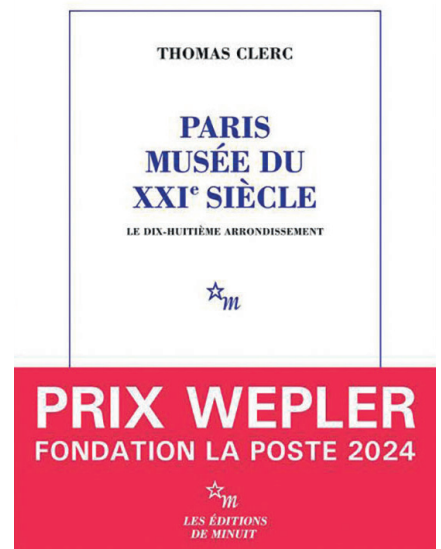
Votre périple est agrémenté de références littéraires, culturelles, historiques, sociologiques... Est-ce que ces références adviennent au cours de la marche et de la prise de notes ou au moment de la composition du manuscrit, de l'avancée narrative après réflexions et recherches documentaires ?

T.C. : Les références viennent s'ajouter au cours des promenades ; il y a des choses que je savais déjà plus ou moins bien (la Commune, par exemple) mais vous vous rendez compte que cette histoire est en fait mal connue dans le détail, par exemple que les derniers combats à Montmartre ont été menés dans le creux de la rue Myrha par le général polonais Dembrowski, ça je l'ignorais... On se documente puis les gens vous apprennent aussi des



Thomas Clerc
© David Raynal

Thomas Clerc, né en 1965 à Neuilly-sur-Seine, est un romancier, essayiste, poète et universitaire. Il est agrégé de lettres modernes, docteur en lettres et maître de conférences en littérature contemporaine à l'université Paris-Nanterre 2. Thomas Clerc développe une écriture introspective. Il se fait connaître en 2005 en publiant une biographie de Maurice Sachs, intitulée *Maurice Sachs le désœuvré*, dans laquelle il explore le mythe de cet ancien compagnon et assistant de Cocteau. Ce premier succès est suivi par plusieurs autres œuvres marquantes, dont *Les Écrits personnels* (2001), un essai sur la difficulté de définir l'autobiographie...



Thomas Clerc
Paris, musée du XXI^e siècle
Le dix-huitième arrondissement
Éditions de Minuit, 2024, 624 pages.
Prix Wepler Fondation La Poste 2024

choses au cours des promenades et quand ils savent que vous faites un livre sur le 18^e, ils me donnent des informations. Quelqu'un m'a dit après coup « mais tu ne parles pas de Nicole Notat ! Elle habite (ou habitait) rue Pajol ! » Que pouvais-je en savoir ?

Vous mêlez humour et amour du détail, de l'observation, des faits et répondez avec malice justement, page 73, à la question de l'élaboration de ce livre, en le comparant aux cinq étapes d'un chantier devant lequel vous passez...

T.C : Oui, ce chantier énorme (construction d'immeubles + roissyrail) rue de l'Évangile va durer au moins dix ans. J'aime bien comparer le travail littéraire à celui de l'architecture, dans les deux cas c'est de la « longue haleine ». Les métaphores du chantier et de l'écriture se font un bon écho, je trouve.

Dans votre discours de réception, vous disiez que, dans une première version du livre (*Le dix-huitième*), vous aviez « entamé votre odyssee par l'Ouest de l'arrondissement en commençant par la Place Clichy et son Wepler, vous déplaçant vers l'Est ... ». Finalement, vous avez changé l'ordre des quartiers, pour quelle raison ?

T.C : Mon éditeur, Thomas Simonnet, m'a dit qu'il fallait que je commence le texte par la description de mon quartier et de ma rue (Marc Séguin) car ainsi on voyait mieux l'ancrage autobiographique du texte. Il a eu parfaitement raison. Le livre, de ce point de vue, est un montage, car il se termine par le début (chronologique) et commence par la fin. J'avais commencé mon quadrillage par l'Ouest du 18^e car je découvrais ce coin, éloigné du mien, que je connaissais assez

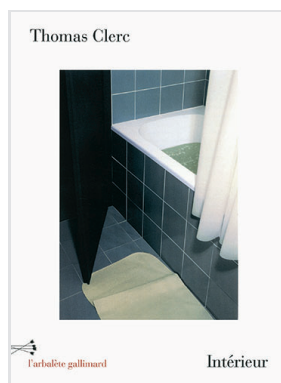
mal. J'avais déjà été, comme tout le monde, au Wepler, mais je me rends assez peu du côté de la Place Clichy.

Comment définiriez-vous votre livre ? Peut-on dire qu'il s'agit d'un journal articulé autour des lieux – quartiers et rues – qui remplacent les indications temporelles d'usage ?

T.C : J'hésite moi-même sur son genre ! Je dirais qu'il s'agit d'un documentaire subjectif, mais ce n'est pas là un genre littéraire admis. Tant mieux, j'aime assez le fait d'échapper à un genre particulier. Pour moi la littérature est avant tout invention, et non reproduction de règles. Il y a en effet une dimension « journal » (j'écris du reste un journal intime depuis 1987...)

Des « Bornes », en italique, dont on retrouve à la fin du livre un index, ponctuent la déambulation, arrêtant le mouvement de la marche dans l'espace : « Incident », « performance », « Bande-son » etc. Une manière d'entremêler plusieurs éléments structurant le récit ?

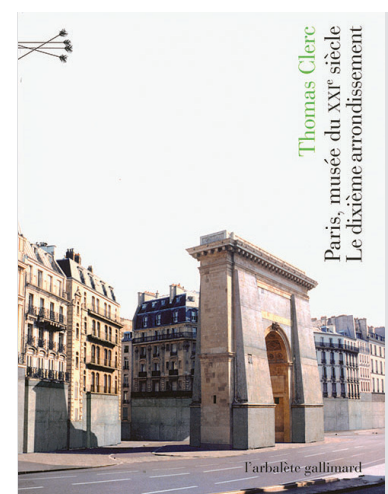
T.C : Ces « bornes » (référence au jeu des mille bornes de mon enfance, peut-être) sont essentielles car elles structurent le récit et lui donnent un rythme, par leur répétition aléatoire. Elles mettent au jour mes



Thomas Clerc
Intérieur
Éditions Gallimard, Coll. L'arbalète/Gallimard
2013, 400 pages.

Thomas Clerc
Bibliographie (extrait) :

- * *Les Écrits personnels*, Éditions Hachette 2001
- * *Maurice Sachs le désœuvré* (Allia, 2005)
- * *Paris, musée du XXI^e siècle. Le 10^e arrondissement* (L'Arbalète / Gallimard, 2007)
- * *Nouit* (Éditions Mix + Frac Aquitaine, 2009)
- * *L'artiste comme modèle* (Éditions du Centre Pompidou, 2012)
- * *Intérieur* (L'Arbalète / Gallimard, 2013)
- * *L'Homme qui tua Roland Barthes et autres nouvelles* (L'Arbalète / Gallimard, 2014)
- * *Poeasy* (L'Arbalète / Gallimard, 2017)
- * *Cave* (L'Arbalète / Gallimard, 2021)
- * *Sept et huit neuf* (Imec, 2021)
- * *Paris, musée du XXI^e siècle. Le 18^e arrondissement* (Minuit, 2024)



Thomas Clerc
Paris, musée du XXI^e siècle
Le dixième arrondissement
Éditions Gallimard, Coll. L'arbalète/Gallimard
2007, 264 pages.



Soirée de remise du prix Wepler Fondation La Poste 2024. Brasserie Wepler, Place Clichy. En présence de Philippe Wahl, Président directeur général du Groupe La Poste et de Anne-Marie Jean, Déléguée générale de la Fondation d'entreprise La Poste. Avec Catherine Ringer et Jeanne Cherhal...
© Photo et montage : David Raynal

obsessions (il y en a presque 100) et permettent de relancer le récit en l'organisant ou en feignant de l'organiser.

Lorsque vous arpentiez les rues, avez-vous pensé à l'écrivain suisse Robert Walser, pour qui écrire et marcher étaient indéniablement liés, ou encore à George Perec pour sa façon de consigner à la fois le connu, le hasard, l'ordinaire, l'imprévu, l'infra-ordinaire ?

T.C : Perec, évidemment, est une référence majeure pour moi depuis toujours (n'oubliez pas que j'ai vécu dans son immeuble, 5 rue de Quatrefages Paris 5^e, de 1980 à 88, quand il avait lui-même déménagé les dernières années de sa vie, rue Linné, à quelques pas... !) J'admire beaucoup par ailleurs Robert Walser pour son écriture dépouillée et étrange à la fois mais je le connais assez mal.

Quelques mots sur le titre que vous avez donné à votre livre : *Paris, musée du XXI^e siècle* ?

T.C : C'est un oxymore : Paris est vivant mais c'est aussi un mythe ; j'écris au présent (j'essaie) tout en tenant compte de l'épaisseur historique de la ville. Cette ville est un musée à ciel ouvert, dont j'essaie avec d'autres, de me faire le guide...

*

Liens

[Éditions de Minuit](#)

[Éditions du sous-sol](#)

[Brasserie Wepler](#)

[Librairie des Abbesses](#)

[Prix Wepler Fondation La Poste](#)

[En attendant Nadeau : article de Pierre Benetti « La jubilation de la ville »](#)

Les Nuits de la lecture 2025 dans les bibliothèques de Paris
Du jeudi 23 au dimanche 26 janvier

Le vendredi 24 janvier 2025
Bibliothèque Robert Sabatier
29 rue Hermel, Paris 18^e

Rencontre-lecture avec Thomas Clerc
pour *Paris, musée du XXI^e siècle*.
Le 18^e arrondissement

De 19 h à 21 h

[Les Nuits de la lecture](#)

Extraits choisis

Paris, musée du XXI^e siècle. Le dix-huitième arrondissement

Thomas Clerc

© Éditions de Minuit

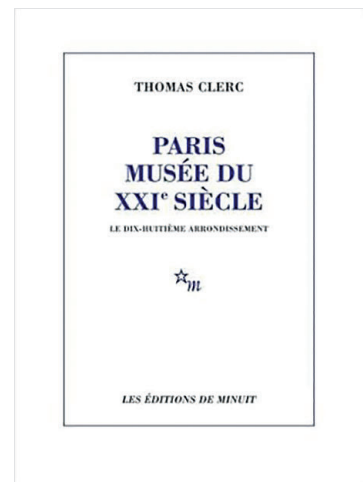
I

RUE MARC-SEGUIN

Depuis mars 2018, j'habite rue M.-S., dans le 18^e arrondissement de Paris. Après le 10^e arrondissement, si minéral, et la rue du Faubourg-Saint-Martin, où j'avais vécu quinze ans, j'éprouvai le besoin de déménager. J'avais envie de neuf, de nouveauté. Les déménagements rajeunissent, comme les décisions, pourtant je ne savais pas où je voulais vivre, dans ce Paris où j'ai toujours vécu. Sans attirance pour un quartier en particulier, je visitai donc un grand nombre d'appartements, des mois durant. Je me rappelais un ami qui avait acheté le premier appartement qu'il avait vu, à l'étonnement de l'agent immobilier qui connaît le caractère aléatoire de la pierre humaine. Pour ma part, j'ai visité 72 appartements avant de me fixer sur celui que j'habite et où j'écris ces lignes. Le chiffre 72 paraîtra sans doute disproportionné à la plupart des gens qui, comme l'ami que je viens d'évoquer, se décident vite en ce domaine ; mais je garde un sens de l'idéal qui me coûte. Au cours de mes plongées dans divers coins de Paris (hors le 10^e, que j'avais épuisé) je trouvais toujours un détail qui freinait mon élan. *Que choisir ?* est le nom d'un magazine, c'était devenu la devise provisoire de ma vie. Les agents immobiliers me relançaient, je ne donnais pas suite. Parfois, je visitais un appartement, dépourvu de toute envie réelle de l'habiter, pour le simple plaisir de voir des lieux neufs, d'imaginer d'autres existences, sous l'œil soupçonneux d'un homme en costume gris qui me voyait dire « non » au bout de quelques minutes, sinon de quelques secondes. Puis, un beau jour, à la faveur d'une erreur de rendez-vous dans un immeuble de grande hauteur, les choses prirent une autre tournure ; j'avais passé ma vie dans des immeubles anciens, et pour la première fois l'idée d'habiter dans du moderne

me séduisit. Vivre dans un immeuble des années 1970, ceux dont j'avais souvent fustigé la laideur dans mon livre sur le 10^e arrondissement, où la rubrique *AFS (à faire sauter)* frappait avec trop de complaisance les immeubles nés, comme moi, dans ces années du modernisme triomphant, m'apparut soudain comme une conquête sur mon préjugé. Je fus saisi par la clarté de ces volumes qui résonnait avec mon désir d'espace. Le Corbusier n'avait-il pas décrit la devise de l'avenir mental et architectural *soleil / espace / lumière* ? Moi aussi j'avais besoin, comme tout le monde, de perspectives nouvelles. À peu près au milieu du gué de mes visites, je décidai de me fixer exclusivement sur des appartements construits entre 1950 et 1980. J'avais changé d'avis, une attitude mentale qui me correspond et fait souvent du bien.

Le désir de changement me poussait à partir du centre ancien du vieux Paris, que je connaissais trop bien. Si je devais m'installer dans du neuf, ou plutôt du semi-récent, pour employer le langage de la profession de marchand de biens, autant faire coup double et découvrir les régions du Nord de Paris. Je m'installai donc dans un 18^e arrondissement entièrement vierge pour moi, à Marx-Dormoy, dans le quartier de La Chapelle ; je connaissais en revanche, depuis mon enfance, le 18^e de Clignancourt, mes grands-parents Clerc ayant vécu rue Ramey de 1939 à 1990. Je n'ignorais pas les connotations de pauvreté, de saleté voire d'insécurité attachées à La Chapelle, mais je ne m'en souciais pas, a fortiori lorsqu'elles se trouvaient colportées par des gens qui n'y avaient jamais mis les pieds et qui habitaient sur la rive gauche ou dans les quartiers branchés ou bourgeois que j'avais connus et que je souhaitais quitter. Je dirais même que ces aspects



de pauvreté, de saleté, de danger, m'attiraient parce que j'aime le côté louche des choses. Par une obstination caractéristique des natifs du signe du Taureau (qu'on veuille bien excuser cette croyance absurde qui recèle peut-être un fond de vérité), je m'accrochai à cette idée de fuite vers le Nord, que parmi mes proches, on accueillait avec scepticisme – comme si l'on savait ce qui nous pousse à changer de territoire. Je fus converti à la beauté locale un soir de printemps, sur le pont Riquet, qui surplombe majestueusement les voies ferrées, à cet endroit extrêmement large, et donne le sentiment exact d'un avenir et d'une amplitude qui n'existe guère à Paris, ville fermée, dense et resserrée sur elle-même. À travers le fin grillage du pont qui relie le 18^e au 19^e arrondissement, mon regard scrutait les rails qui mènent de la prose à la poésie, et du XX^e au XXI^e siècle. Il était sept heures du soir. Le bleu pétrole du ciel, un vent fort, un air de grand large, presque maritime, s'empara de moi, sensation qu'il est aisé de se procurer en faisant l'expérience de cette traversée. Je fermai les yeux, et après une parenthèse de quelques mois dans le 14^e arrondissement, je me retrouvais dans un territoire nouveau. Je respirais. De la RUE MARC-SÉGUIN (405 x 12 m), le magnifique *Dictionnaire historique des rues de Paris* de Jacques Hillairet m'apprend qu'elle s'appela autrefois *rue des Francs-Bourgeois*, puis *rue du Four* – on est pourtant loin du Marais ou de Saint-Germain-des-Prés. Les rues changent de noms ; on se contente de changer de rues. Celles et ceux qui changent de nom sont plus radicaux que nous. *Vie antérieure* : ma mère, Jacqueline Bovar, changea, elle, de prénom : elle décida, en 1972, après sa séparation d'avec mon père, qui l'appelait *Jacquié*, de se faire appeler *Barbara*. Ma mère eut donc trois prénoms, en plus de « maman ». *Signe* : le quartier de La Chapelle est le 72^e de Paris. La rue Marc-Séguin est elle-même composée de trois tronçons ; le premier part de la rue Cugnot jusqu'à la rue Pajol ; le dernier va de l'Évangile à La Chapelle, et celui du milieu, le mien, de Pajol à l'Évangile. Je me poste, pour commencer, à 320 pas de chez moi, devant l'immeuble du 1. *Esthétique matérielle* : deux plaques de rue sont posées sur la façade ; la plus haute est la plus ancienne, elle est légèrement brisée, la fente passant au milieu du U de « rue »

et du S de « Séguin » ; la moderne, au-dessous, en tôle émaillée, n'apporte pas d'information neuve ; aucune des deux n'est surmontée du « 18^e arrondissement », peut-être parce que le 18^e arrondissement n'existe pas encore. Avant la construction des immeubles de la rue Cugnot, circa 1990, le bout de ma rue donnait sur le chemin de fer. De la rue au rail, on devait avoir la sensation d'une fuite possible. *Bande-son* : j'entends depuis ma chambre, le bruit des trains qui ralentissent. Quel impact sur les rêves ? Un gros chantier frappe, du 3 au 9, le foyer africain qui fait honte quand on passe devant, avec sa façade saumon périmé et ses 150 fenêtres grillagées contre lesquelles s'empilent des balais-serpillières. Ce foyer, où des Maliens vivent à plusieurs dans chaque chambre, est actuellement divisé en deux parties : l'ancienne, vétuste, vit ses derniers moments ; la nouvelle, en briques blanches, est une *BAC (belle architecture contemporaine)* flamboyante. La collocation des deux corps de bâtiment crée un contraste éloquent ; entre celui qui va mourir et celui qui vient de naître, je prends le parti, comme tout le monde, de celui qui vient de naître.



Paris, rue Marc-Séguin, vers 1900, dans la direction de l'ouest, au croisement de la rue Pajol.

Portrait

Thomas Clerc

Par Corinne Amar

Le jury 2024 du Prix Wepler Fondation La Poste a choisi de récompenser l'écrivain pour son roman *Paris, musée du XXI^e siècle - Le dix-huitième arrondissement*, paru aux éditions de Minuit. Tentative réussie d'épuisement d'un arrondissement parisien par la méthode. On pourrait penser à un ovni littéraire par son contenu, sa singularité, la somme érudite des informations rassemblées sur 600 pages, mais il faut croire que Thomas Clerc se plaît à l'exercice méticuleux, historique de la description de rues.

En 2007 déjà, il choisissait de décrire le 10^e arrondissement de Paris et faisait paraître *Paris, musée du XXI^e siècle - Le dixième arrondissement*, annonçant ainsi son projet : consacrer à chaque arrondissement de la capitale une exploration au peigne fin de Paris, quartier par quartier arpente et passé au crible. « Je pars de la rue du Faubourg Saint-Martin (1 885 x 20 m) mon centre de gravité. Sur la façade du 1, apparaît en lettres de métal CENTRE DE SANTÉ ; Un travelling arrière et le voilà métamorphosé en « marchand de vêtements pour enfants ». Comme un néon sur les murs d'une galerie, les mots brillent dans le vide, coupés de leur référence. *Contact* : j'accoste un client qui sort du magasin. Il n'a rien remarqué de spécial »¹. Ainsi commence le roman.

L'auteur explique volontiers qu'avant de venir s'installer dans la rue Max-Dormoy, dans le 18^e, en 2018, il habita pendant quinze ans le 10^e arrondissement. Le 18^e compte 425 rues, squares, places, avenues, cités, jardins, boulevards,

impasses et passages, le 10^e lui, en dénombre 155. En 250 pages cette fois-ci, l'auteur, de la même façon, va à la rencontre, flâne, pousse les portes, interpelle les habitants, les clients, invoque les immeubles, commente les travaux, se soucie des ravages de la rénovation urbaine dans son quartier – invasion des marques, diktat du mobilier urbain...

En partant de son « centre de gravité », la rue du Faubourg-Saint-Martin – il adopte l'ordre arbitraire de l'alphabet, de la rue d'Abbeville à la cité du Wauxhall, signalant aussi bien la longueur que la largeur des artères. « Le contemplatif voit le détail, le mélancolique l'ensemble », note-t-il. Page 88, on est boulevard Saint-Denis, puis dans la proximité de la gare du Nord. « J'enfile le BOULEVARD DE DENAIN (110 x 30 m), large et court comme un monstre (...) ». « *Vie antérieure* : ce boulevard est autobiographique comme bien des abords de gare. J'ai été malheureux à fendre les rails au café La Consigne, le soir du 10 décembre 2001, une fois que Frédérique Ait m'annonça, au sortir du train, d'abord, *qu'il fallait qu'on parle*, puis qu'elle avait *rencontré quelqu'un d'autre*, et qu'enfin, *c'était fini*. Se faire jeter à La Consigne. Le jeu de mot résume la complexité douloureuse de la vie en une formule toute faite, il synthétise un monde d'affects pour en faire un pétard à destination d'autrui » (p.89).

Arpenter, documenter, écrire. Entre vérité et mise en scène. Où l'on reconnaît, autant les références au Spleen baudelairien qu'à l'influence de Georges Perec – quoique, contrairement à Georges



Thomas Clerc
© David Raynal

Perec, la marche selon Thomas Clerc, est la condition même de l'écriture comme expérience. « Je commence par le 10^e simplement parce que j'y vis en ce moment, je ne comprends l'écriture que comme l'engagement d'un sujet qui cherche une méthode d'écriture », confiait-il, le 24 août 2007, dans un entretien pour *Le Monde*, avec le journaliste aujourd'hui disparu et regretté, Patrick Kechichian.

Dans un autre registre, mais selon un même format où il nous racontait en une déambulation immobile cette fois-ci une exploration littéraire de son chez-lui, Thomas Clerc, avec *Intérieur*, nous ouvrait les portes de son appartement et nous faisait un tour du propriétaire au sens propre. Il montrait son trois pièces parisien de cinquante mètres carrés qu'il disséquait pièce par pièce.² « Je suis parti d'objets, et je les ai ouverts à l'Histoire, à la sociologie, à la psychologie, aux souvenirs d'enfance. »

À Nanterre, Paris X, où professeur de lettres, il faisait un cours sur Nathalie Sarraute et un autre sur la théorie littéraire, l'idée, petit à petit, de décrire l'endroit où il vivait, avait fini par le gagner. Guidé par l'auteur, on progressait lentement dans l'appartement, explorant tout dans les moindres recoins, du bloc WC parfum lilas dans les toilettes aux fils électriques entremêlés un peu partout. *Intérieur* ou l'état des lieux d'un écrivain bien chez lui, telle une extension de sa vie. « J'aime l'idée d'exposer mon appartement, j'invite le lecteur à entrer chez moi, je lui montre tout, très méticuleusement. Et en même temps, selon moi il n'est pas possible qu'il en sorte avec l'impression d'en avoir fini avec moi. Il ne s'agit pas de tout débiller, et pas non plus de ne rien dire. » Ainsi, de la même façon qu'il nous décrivait les rues de Paris belles ou laides, pauvres ou riches, bobos ou désuètes, il prend en compte les aspects petits ou déplaisants de la vie domestique : la tache sur le mur,

le sol usé par endroits, l'appareil qui ne fonctionne pas, attentif à l'étrangeté du lieu traversé par des fantômes ou des spectres. « Il entre chez lui. Je pousse la porte avec ce pincement au cœur qui me saisit lorsque je rentre après 1 longue absence, 1 voyage : pourvu qu'il ne soit rien arrivé. La serrure « à l'italienne » avec fermeture à double tour (500 euros) n'est qu'un bricolage : la barre verticale qui s'enclenche dans les rivets n'a pas été correctement sciée aux 2 extrémités (...). Protection rudimentaire, qui pue l'amateurisme, 1 petite cale en bois coincée/vissée derrière la barre est censée la soutenir contre les assauts d'1 pince-monseigneur. J'ai laissé faire 1 spécialiste ; je ne peux pas dire que je l'ai regretté puisque le cambriolage dont j'ai été victime le 8 février 2006 s'est effectué non par la porte mais par la fenêtre du salon, contrairement aux statistiques : 80 % des cambrioleurs passent par l'entrée. » (3)

Après avoir exploré le 10^e arrondissement parisien, ouvert les portes de son *Intérieur* en une tentative d'épuisement de son appartement, Thomas Clerc brouille un peu plus les pistes avec *Poeasy*, un genre inhabituel pour lui, le genre poétique, sous la forme du vers libre et du foisonnement. « Et ce sont des poèmes/ qui sont venus me donner/ la possibilité de fuir au bout/ de trois ans passés dans mon appartement. » (4)

En 751 textes brefs classés par ordre alphabétique, de « A/R », pour « Aller-sensation/Retour-langage », à « Zoogramme », on retrouve le goût sûr de l'inventaire et de l'autoportrait fragmentaire. Avec *Poeasy*, il se plaît à mélanger les genres, alterner le français et l'anglais, les mathématiques et l'érotisme, la grande littérature et l'autobiographie, la politique et l'Histoire, des événements récents comme les attentats ou les bruits que fait le monde.

« J'ai 50 ans de poèmes enfouis, cachés, pliés au fond des caves et des placards qui ressortent

maintenant dans le plus simple appareil, nouveau-nés d'un nouveau-né ». Quand la poésie fait l'éloge de la liberté absolue qu'offre l'écriture !

.....

(1) Thomas Clerc, *Paris, musée du XXI^e siècle - Le dixième arrondissement*, Gallimard L'Arbalète, 2007, p. 9

(2) Thomas Clerc, *Intérieur*, Gallimard, 2013

(3) Op. cité, p. 11

(4) Thomas Clerc, *Poeasy*, Gallimard, 2017



Thomas Clerc
Poeasy
Éditions L'Arbalète Gallimard, 2017

Discours

des lauréats

Thomas Clerc



Remerciements informels : mesdames et messieurs les membres du jury, , les différentes librairies qui m'ont soutenu, Olivier Michel de L'humeur vagabonde, Lucie Éplé du Pied à terre, Géraldine de la Librairie de la place Clichy, et la librairie Gibert de Barbès, avec mention spéciale pour Marie-Rose Guarnieri et sa belle librairie des Abbesses, je remercie également les nombreux journalistes et les divers membres des différents jurys qui ont soutenu mon livre.

Comment ne pas remercier évidemment mon éditeur Thomas Simonnet et toute l'équipe des Éditions de Minuit qui ont travaillé pour faire sortir cette fleur du pavé ?

Mesdames et Messieurs les membres du jury,

C'est un grand plaisir et un bel honneur que vous me faites en couronnant mon livre *Paris, musée du XXI^e siècle, le 18^e arrondissement*, paru depuis cette rentrée aux Éditions de Minuit. J'en suis extrêmement touché. Certains pourraient en conclure un peu rapidement qu'il s'agit d'une récompense régionale. Eh bien

non ! Certes il s'agit bien, comme indiqué sur la 4^e de couverture, d'une description intégrale des 425 rues de ce quartier bien connu de Paris, mais comme je n'ai mis que trois ans à l'écrire je me suis dit que j'avais dû, dans ma hâte, oublier pas mal de chose : et en effet, je m'aperçois avec consternation que j'ai oublié de mentionner : ma visite à l'Arena de la Porte de La Chapelle pendant les jeux olympiques de badminton, le graffiti "Hourra ! vive l'argent !" déposé sur le CIC de la rue Ordener, j'ai oublié le pied-à-terre de Georges Bataille 74 rue Vauvenargues, j'ai oublié la "pâtisserie/confiserie" (sic) de la rue de Suez, j'ai oublié le chien Guinness du gérant de la Vieille pie, j'ai oublié de décrire le barbier égyptien qui dessine dans la mousse à raser des signes cabalistiques sur mes joues en feu pendant qu'il me rase, j'ai oublié le lupanar de fortune qui a poussé récemment pour soulager les pauvres bougres de la place Torcy, j'ai oublié l'inscription du nom de mon psychanalyste dans la pierre du 17 rue Marcadet, la camionnette des chiffonniers bulgares, les joueurs de Loto qui déchirent consciencieusement leur tickets à côté du Pactole, j'ai oublié que la poissonnerie de la rue Duhesme vend le kilo de lotte au prix record de 68 euros, j'ai oublié les conducteurs des bus 35, 38, 40, 60, l'appartement de Nicole Notat, mon intronisation dimanche dernier à la République de Montmartre, et la chanson d'Yvette Guilbert "cligne en haut ! cligne en bas ! cligne en court !" — et bien d'autres choses encore, mais qu'à cela ne tienne (an men, comme disait un cabaretier de l'esprit de Montmartre), je ne ferai

aucune retouche ! Il y a déjà bien assez de pages dans mon livre, exactement 615.

En outre, depuis sa parution, quelques rues sont écloses comme ça sans me prévenir...

Malgré ces omissions et ces erreurs (que certains esprits pointillistes prennent un malin plaisir parfois à me signaler), vous avez tenu mesdames et messieurs les membres du jury, à récompenser mon 18^e — et je vous en remercie encore.

Je suis particulièrement heureux de recevoir et de fêter ici mon prix dans cette magnifique brasserie Wepler, la plus belle de Paris et je le dis sans flatterie car je le pense.

Je le pense parce que c'est dans cette brasserie que dans une vie antérieure nous avons fêté le mariage de mon ami Bruno Gibert, habitant du 18^e, auquel j'ai dédié mon livre. Je le pense parce que j'ai une ascendance de cafetier/hôtelier/restaurateur qui a été un élément sensible du décor de mon enfance : mon père Maurice Clerc, qui vécut rue Ramey, fut directeur financier du Club Méditerranée, et mon frère Thierry dirigea la Claire fontaine à La Garde-Freinet, dans le Var, là même où Patrick Modiano écrivit le début de *La Place de l'étoile* en 68. Nous ne sommes pas Place de l'étoile mais Place de Clichy au Wepler 522.53.24 ou 522.53. 28 (pour ceux qui croient que j'invente, j'ai la preuve en mains : l'annuaire officiel des abonnés au téléphone 19 cent soixante-dix-huit évidemment)

Je le pense, enfin, parce que dans une première version du

livre, j'entamais mon odyssee par l'Ouest de l'arrondissement et me déplaçant vers l'Est, je commençai par la Place Clichy et son Wepler en parodiant le début du Voyage au bout de la nuit "ça a débuté comme ça". Puis sur les avisés conseils de mon cher éditeur, que je salue ici, Thomas Simonnet, j'ai inversé l'ordre des quartiers, commençant par le mien, La Chapelle, et terminant par celui-ci, les grandes Carrières, ce qui fait que la fin du livre devient le début de soirée.

J'espère, plus sérieusement, avoir un peu dépassé le seul échelon local avec ce 18^e qui n'est pas plus le mien que le vôtre, et curieusement, je n'ai jamais eu cette crainte car je savais que le 18^e contient tous les autres arrondissements, contient toutes les autres villes, et toutes les autres capitales du monde, bref réunit même celles et ceux qui n'ont jamais ni gravi la Butte ni franchi les portes du Wepler.

Comme vous le savez, nous sommes à deux pas de l'ex Gaumont-Palace, où mon grand-père René m'emmena à plusieurs reprises dans les années 70, avant sa démolition scandaleuse. Pour aller au cinéma, nous allions à pied de la rue Ramey à la Place Clichy ; bien sûr nous n'allâmes jamais ensemble au Wepler interdit aux enfants, car sa dominicale mission consistait à me divertir : je me souviens de trois films que nous vîmes ensemble au Gaumont-Palace : *Un violon sur le toit* (une comédie musicale), *Les 10 commandements*, et, comme je mentionne à la page 590 du livre que je ne me souviens plus du troisième film que nous regardâmes ensemble, je m'en souviens à présent : il s'agissait de la pitoyable comédie troupière de Robert Lamoureux *Mais où est donc passée // la 7e compagnie ?* — n'oublions que nous sommes le 11 novembre. Bien pénible dut sembler à mon grand-père cette grosse farce militaire, lui qui avait fait la guerre de 14 comme prisonnier dans des conditions terribles. C'est à lui que je pense ce soir et c'est lui, d'ailleurs, qui

clôt mon livre, dont la mélancolie se cache en embuscade, je crois, derrière le rythme, comme un alexandrin se cache dans le titre de la comédie précitée, si vous avez l'oreille...

Mais puisque les noces du plaisir et de la littérature ne sont plus à démontrer, et que je ne tiens pas à garder la parole plus longtemps, je céderai la parole à Francis Carco, l'auteur bien connu de *Jésus la Caille* : "quand je n'aurai plus rien à dire, je prendrai une boîte à Montmartre !"

Encore merci à toutes et à tous

Vive le 18^e !
Vive le prix Wepler
Vive la littérature !

Célestin de Meeûs



Être parmi vous ce soir, recevoir un prix a toujours quelque chose de déroutant, voire de bizarre ou de morbide puisque le texte primé est devenu une sorte de fantôme le jour où épuisé l'on y a mis un point final, comme si, pour un moment, nous avions fait le deuil de quelque chose, ou plutôt comme si nous avions cru (avec ce point final exténué) avoir enfin réglé nos comptes avec une obsession, un rythme, une musique ou un démon.

Mais les fantômes existent et les fantômes — comme l'écriture — se nourrissent de sueur, d'acharnement, et ont cet avantage de nous apprendre à vivre puisque, d'une manière ou bien d'une autre, comme c'est le cas ce soir, pour le jury du prix

Wepler comme pour moi-même, nous continuons à les défendre, à leur donner une chance de nous hanter.

Aussi, nul d'entre nous ne serait là ce soir sans les immenses lectures qui nous ont faits.

Il y a dix ans exactement j'ai cru ou j'ai compris que l'écriture, et plus particulièrement la poésie, était ce qui me permettrait de vivre le plus radicalement. Tout cela, je le dois à de nombreux écrivains (que jusque-là je croyais morts ou relégués à un lointain passé), parmi lesquels Fedor Dostoïevski, Roberto Bolaño, Joseph Brodsky, Tom Nisse, Inger Christensen, Laszlo Krasznahorkai, Svetlana Alexievitch, Imre Kertesz, William Faulkner, Louis Paul Boon, etc.

Mais je dois également ma présence ici ce soir à toute l'équipe des éditions du Sous-sol, que je remercie profondément pour leur confiance et l'excellent travail qu'ils et elles fournissent, déploient. Merci à Adrien, donc, à Géraldine, Philippe, Tiffanie, Julie, Virginie, Frédéric et Stéphanie.

Merci enfin à tous les membres du jury pour cette mention spéciale et les fantômes qu'ils réussissent à maintenir en vie.

Bonne soirée à toutes et à tous.

*

Mention spéciale

Célestin de Meeûs

Mythologie du .12

Par Corinne Amar

Difficile de cerner ce remarqué premier roman d'un poète écrivain, lauréat de la mention spéciale du jury du Prix Wepler 2024, pour *Mythologies du .12*. C'est par la poésie que Célestin de Meeûs est venu à la nouvelle et au roman, confie-t-il, dans ses entretiens, parce que la poésie lui est indispensable pour « l'obligation de précision » nécessaire à l'écriture narrative.

D'où une écriture architecturée, précise, ciselée, des phrases longues comme des paragraphes sans point, traversées de virgules, d'un seul souffle, même respiration, même tempo... Qui dit le vague-à-l'âme de la mélancolie et de l'ennui ensemble, un soir de solstice d'été, de celui qui vient se rouler des joints devant le magasin Carrefour, assis sur le muret du parking au milieu des champs dans un coin perdu de Wallonie, à regarder le monde occupé à ses petites affaires et attendre son pote Max qui se demande par sms « ce qu'il branle ». « C'était d'ailleurs parfois simplement ça qu'il venait rechercher ici : l'image des gens vaquant à leurs occupations comme si la simple vision de cette banalité le rassurait, le faisait se sentir moins seul, en vain pourtant puisque chaque fois il se sentait, non pas comme tous les autres, ni même au-dessus des autres, mais "à côté" ».

Le roman nous décrit le désarroi de ces deux jeunes, Théo et Max, le premier soir des vacances scolaires. Corps et âmes errants mais libres au moins de se balader où ils voulaient, à fomentier l'avenir et à rêver de foutre le camp en ce 21 juin, premier jour de l'été, et peut-être même, qui sait, d'une

nouvelle vie ? Au même moment, nous est décrit une autre dérive, celle du Docteur Rombouts, médecin entre deux âges, blasé et alcoolique, rentrant chez lui au volant de sa *belle* voiture, après une journée fastidieuse d'hôpital et de misère, de consultations dans une pièce, *blanche, aseptisée et épurée*, à trois quarts d'heure en voiture de Bruxelles, *un hôpital ce qu'il y avait de plus provincial dans un petit pays comme la Belgique*. Un homme fatigué qui se dit qu'il serait mieux chez lui à boire un verre sur sa terrasse ensoleillée, son havre de paix qu'il ne quitterait pour rien au monde, et qui va rejoindre le quartier des belles villas en bord d'étang, tout en sachant sa grande maison vide, sa femme l'ayant désertée (ne l'aurait-il pas trompée un soir d'égaré ?), partie avec les enfants. Et de plus, forcé de payer le loyer de son nouvel appartement « sinon tu ne les reverras jamais, lui avait dit Françoise » en embarquant les enfants avec elle. Plus de vie rangée, plus de famille modèle, plus de havre de paix. Constat amer. L'auteur nous entraîne dans ces deux mondes face à face, hermétiques l'un à l'autre, parallèles, où chacun déverse ses angoisses et délires en soliloques, ressassant son impuissance et toute impossibilité de communiquer, et la violence de son vide intérieur dans la lumière rasante du paysage, le chant des oiseaux dans les derniers rayons du soir.

*



Célestin de Meeûs
© Manon Perrola

Né à Bruxelles en 1991, Célestin de Meeûs a notamment publié *Cadastres* (prix de la Vocation) aux éditions Cheyne, ainsi que *Cavale russe* (mention spéciale du prix Apollinaire et prix Triennal de poésie de la Fédération Wallonie-Bruxelles). Depuis 2018, il anime les éditions de l'Angle Mort, dont il est cofondateur. *Mythologie du .12* est son premier roman.

Célestin
de Meeûs



*Mythologie
du .12*



Célestin de Meeûs
Mythologie du .12
Éditions du sous-Sol, 2024
Mention spéciale du jury
du prix Wepler Fondation La Poste

Le Jury du prix Wepler-Fondation La Poste 2024

Oriane Delacroix, programmatrice aux *Midis de Culture* (France Culture)
Théodore Dillerin, libraire (Le Comptoir des mots)
Marie Dupont, lectrice (actuellement détenue au centre pénitentiaire de Rennes)
Philippe Ginésy, libraire (Librairie des Abbesses)
Mélanie Giustino, libraire (La Mouette Rieuse)
Fabien Jannelle, lecteur
Quentin Lafay, producteur des *Questions du soir* (France Culture)
Sébastien Omont, membre du comité de rédaction d'*En attendant Nadeau* et de *La Femelle du Requin*
Sylvie Réal, lectrice
Christine Vilca, lectrice (La Poste)
Marie-Rose Guarniéri, fondatrice du Prix Wepler-Fondation La Poste
Élisabeth Sanchez, secrétaire générale du Prix Wepler-Fondation La Poste

POUR RAPPEL

LES LAURÉATS DU PRIX WEPLER-FONDATION LA POSTE 2023

Prix Wepler-Fondation La Poste 2023 :

Elisa Shua Dusapin, *Le vieil incendie* – Éditions Zoé

Mention spéciale :

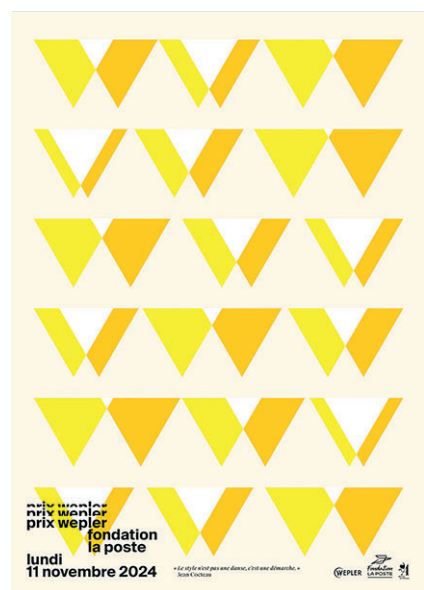
Arthur Dreyfus, *La Troisième main* – Éditions P.O.L

[FloriLettres n°245, décembre 2023](#)

La sélection du prix Wepler-Fondation La Poste 2024

(Par ordre alphabétique des auteurs et autrices)

- *Roman de Ronce et d'Épine*, Lucie Baratte – ÉDITIONS DU TYPHON
- *Constellucination*, Louise Bentkowski – ÉDITIONS VERDIER
- *Pour Britney*, Louise Chennevière – ÉDITIONS P.O.L
- *Paris musée du XXI^e siècle. Le dix-huitième arrondissement*, Thomas Clerc – ÉDITIONS DE MINUIT
- *Ann d'Angleterre*, Julia Deck – ÉDITIONS DU SEUIL
- *Amiante*, Sébastien Dulude – ÉDITIONS LA PEUPLADE
- *Mélusine reloaded*, Laure Gauthier – ÉDITIONS CORTI
- *Mémoires sauvées de l'eau*, Nina Leger – ÉDITIONS GALLIMARD
- *Mythologie du .12*, Célestin de Meeûs – ÉDITIONS DU SOUS-SOL
- *Palais de verre*, Mariette Navarro – ÉDITIONS QUIDAM



Hélène Hoppenot

Journal 1945-1951

Par Gaëlle Obiégly

Dans le journal de Hélène Hoppenot, l'année 1945 commence ainsi : son mari est déprimé. Le diplomate Henri Hoppenot est invariablement nommé par son initiale H. De 1945 à 1951, sous les dates se succèdent des notations sur divers petits faits, contrariétés, rencontres, conversations, événements de portée historique. Et, dès le début de ce troisième tome du *Journal* d'Hélène Hoppenot dont les deux autres ont paru également aux éditions Claire Paulhan, un dîner de famille est consigné. Au cours de ce dîner, Violaine, leur fille, s'est montré acerbe envers ses grands-parents paternels. Eux-mêmes n'ont jamais été sympathiques envers Hélène Hoppenot ; pour autant, elle réproche le comportement de sa fille. Il est aussi question du départ compliqué de H. pour Paris. Nommé ambassadeur par le Général de Gaulle, il quitte New York pour regagner l'Europe. Les combats se déroulent alors sur le front de l'Est. « Les Russes s'emparent de Varsovie. Mon cœur éclate de joie », note Hélène Hoppenot le 17 janvier 1945. Elle écoute les conversations des hommes, la plainte d'Alexis Léger, alias St John Perse. Elle regarde les femmes ; l'allure très recherchée de Jacqueline Breton dont « les ongles sont vernis en bleu ciel de la couleur de ses yeux ».

Dans son *Journal*, Hélène Hoppenot nous fait vivre l'histoire diplomatique et politique dont elle est contemporaine. Dans

ces années d'après-guerre, la vie intellectuelle touche celle de la politique. C'est pourquoi ce troisième tome du *Journal* accueille dans les mêmes proportions des personnalités politiques, des écrivains et des artistes. Cette édition a été établie par Marie-France Mousli qui l'introduit par un texte contextualisant les notes prises par l'épouse d'un ambassadeur. La rareté des problèmes diplomatiques entre la France et la Suisse lui permet de se consacrer à établir des relations intellectuelles et artistiques auxquelles les Hoppenot s'emploient conjointement.

En Europe, en 1945, s'ouvre une longue période complexe au cours de laquelle s'opèrent des changements majeurs. Les grandes figures du monde intellectuel de l'époque, André Malraux notamment, se trouvent mêlées à celles du monde politique. Au début de 1948, on voit, par les yeux de Hélène Hoppenot bien sûr, André Malraux plus occupé de politique que de littérature. Le couple Hoppenot, installé à Berne où Henri a été nommé ambassadeur, est en relation avec l'éditeur Skira dont les bureaux sont à Genève. C'est par son intermédiaire que Hélène est informée des projets de Malraux qui, en tant qu'auteur du *Musée imaginaire*, figure au catalogue de cet éditeur de livres d'art. Skira a édité également une revue, nommée *Labyrinthe*. André Malraux aurait aimé que cette publication perdure pour la mettre à la disposition du RPF,



Rassemblement pour le peuple français, créé par le général de Gaulle en avril 1947. Ce parti s'apprête à venir au pouvoir, selon une conversation de Malraux et son éditeur. Cette notation, brève, mérite d'être commentée parce qu'elle est représentative de la diariste. Tant sur le fond que sur la forme. Car on assiste, à ses côtés, à l'association du monde politique et intellectuel, diplomatique et artistique, caractérisant cette période d'après-guerre où la société se reconstruit avec de nouvelles personnalités, de nouvelles forces. Mais aussi, notation représentative formellement, car Hélène Hoppenot, ici, comme tout au long du troisième tome de son *Journal*, fait un usage important du discours direct. Nombreuses sont les citations, donnant à entendre des conversations qui, la plupart du temps, ont lieu à l'ambassade ou à l'occasion de réceptions. Les guillemets et les italiques signalent l'insertion des propos de toutes sortes d'interlocuteurs et d'interlocutrices. De Henri Hoppenot, bien sûr, à Mary Reynolds, pour ne mentionner que les plus fréquents, les plus proches. H., qui participait à cette conversation au sujet de Malraux désireux de faire de la revue *Labyrinthe* un outil politique, se demande « comment mêler la politique à l'art ». Faire de l'art un outil au service de la politique n'est pas un partenariat heureux mais il se pratique ; Henri Hoppenot feint-il de l'ignorer ?

À l'inverse de cela, Hélène Hoppenot manifeste une curiosité affectueuse pour des artistes irrécupérables ; Brancusi, notamment. Mais aussi, entre autres, Marcel Duchamp. À cette époque, Duchamp est pauvre. Exilé aux États-Unis par peur d'un « putsch communiste » en Europe, il essaie de donner des leçons de latin, de français, d'échecs pour subvenir à ses besoins. Il peine à trouver des élèves. Le magazine *Vogue* lui commande une couverture et une fois l'image réalisée la lui refuse parce que cela risque de déplaire à ses lectrices et à l'Américain

moyen. C'est André Breton qui achète le collage. Il en a demandé le prix à Marcel Duchamp, « pour toi, cinquante dollars ». Breton lui en a envoyé « trois cents, bien qu'il ne soit pas riche ». Les petits faits biographiques concernant les artistes dont elle est contemporaine abondent dans le *Journal*. Tantôt ils lui ont été rapportés par des connaissances, tantôt elle en a été témoin. Il est évident qu'elle éprouve une fascination pour ces personnages en marge qu'elle peut pourtant fréquenter par le biais d'institutions culturelles ; maisons d'édition, musées, galeries. Son goût, cependant, ne se porte pas seulement sur les anecdotes de la vie des artistes. Elle achète des œuvres, un tableau de Juan Gris notamment, mais aussi de Picasso auquel elle rend visite dans son atelier au « désordre surhumain, aux vitres poussiéreuses » de la rue des Grands Augustins à Paris. Sans doute Picasso, lui, ne craint pas l'éventuelle invasion des communistes, tandis que Breton éprouve, selon elle, « une grande peur des communistes ». Son ami Éluard se voit reprocher ses tendances communistes par la presse qui, en même temps, accueille sa poésie avec enthousiasme. La visite que fait Hélène Hoppenot à Picasso est une nouvelle occasion pour elle d'évoquer Violaine, un des personnages importants de ce *Journal*. Les relations familiales sont souvent ambivalentes et le journal est un carnet où l'on s'épanche. La fille unique est l'objet de maintes notations qui font état d'un caractère difficile, « grossissant le moindre incident ». Fille de Henri Hoppenot et de Hélène, Violaine habite chez eux puis à San Francisco et ailleurs. Ils se fréquentent directement ou bien au travers d'une correspondance. Les apparitions de Violaine dans ces pages sont toujours porteuses de complications. L'enfant terrible du diplomate donne raison à l'adage « les cordonniers sont les plus mal chaussés ». Ainsi, Henri Hoppenot, en ce début de guerre froide, a plus de mal à établir des relations

harmonieuses avec cette jeune femme, semble-t-il, qu'à gérer les tensions entre les communistes et les capitalistes. Certes, l'après-guerre voit monter le drapeau rouge et nombre d'Européens vivent dans la peur des communistes, dont le régime soviétique est un représentant sanguinaire, mais de l'autre côté de l'Atlantique on fait un commerce de tout, on vend des bébés. Hélène Hoppenot raconte sa lecture d'un article du *Washington Post* à propos d'un marché noir et de spéculation financière opérées par des « baby brokers ».

Jour après jour, Hélène Hoppenot relate la division du monde engendré par la Seconde Guerre mondiale. Mais, surtout, dans son *Journal*, elle retient les propos tenus en sa présence, principalement sur la vie diplomatique, croque avec précision l'allure des personnes observées, poursuit en solitaire des discussions politiques, chronique la vie culturelle en donnant la part belle à la singularité des artistes.

*

**Hélène Hoppenot
Journal 1945-1951**

**Prix Clarens du Journal intime
2024**

Édition établie et annotée par Marie France Mousli, qui a déjà proposé, de Hélène Hoppenot, le *Journal 1918-1933*, paru en 2012, le *Journal 1936-1940*, en 2015, le *Journal 1940-1944*, en 2019.

Éditions Claire Paulhan
28 octobre. 2024, 488 pages.
Coll. « Pour Mémoire »

Article de Gaëlle Obiégly sur le [Journal 1940-1944 de Hélène Hoppenot](#).

Dernières parutions

Par **Élisabeth Miso** et **Corinne Amar**

Mémoires

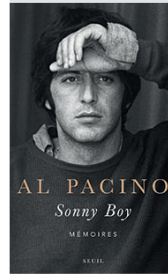


Monica Vitti Mémoires

Traduit de l'italien par Florence Rigollet.
« Quand j'ai pris la décision, à quatorze ans et demi, de m'arrêter de vivre, j'ai compris que je ne pourrais m'en sortir qu'en faisant semblant d'être une autre et en faisant rire le plus possible. » Dans ses *Mémoires* parus en deux volumes dans les années 1990 et aujourd'hui traduits en français, Monica Vitti (1931-2022) dévoile son besoin viscéral

de se fondre dans des personnages, ses passions, ses peurs, les êtres qui ont compté. Elle a grandi en Sicile, à Naples puis à Rome, a dû veiller seule sur sa mère malade, à dix ans, pendant la guerre. Son enfance a été une période douloureuse. En tant que fille, tout lui était interdit, ce qui ne l'empêchait pas de suivre son intrépide frère Giorgio partout. Le silence des adultes, face aux questions qui l'assaillaient, a installé une angoisse qui allait la poursuivre toute sa vie. Elle décide de devenir comédienne contre l'avis de ses parents, entre au Conservatoire puis débute au théâtre. En quatre films, *L'Aventura* (1960), *La Notte* (1961), *L'Éclipse* (1962) et *Le Désert rouge* (1964), Michelangelo Antonioni impose sa beauté inédite, son jeu troublant et énigmatique. « Il m'écoutait et me regardait vivre avec une attention que je n'avais jamais reçue. C'est une fierté si j'ai pu servir à ses films. » Exceptée sa rencontre décisive avec Antonioni, elle ne s'attarde guère sur sa trajectoire professionnelle. Son talent s'est illustré dans les drames et les comédies de Dino Risi, Ettore Scola, Mario Monicelli ou Franco Rosi. Luis Buñuel a insisté pour tourner avec elle, fasciné par sa « façon étrange et érotique de regarder les choses, de les toucher. » Avec une grande sincérité et infiniment d'humour, la star italienne évoque ses difficultés existentielles, ses peurs qui entravent son quotidien depuis son plus jeune âge, et l'équilibre qu'elle a trouvé auprès de son époux, le réalisateur Roberto Russo. Être actrice lui a permis d'échapper à la réalité, de s'oublier soi-même dans d'autres enveloppes que la sienne. « Bien jouer, ou au moins s'en sentir capable, c'est quand vous vous sentez enfin loin de tout, c'est-à-dire loin de votre vie. », écrit-elle. Éd. Séguier, 288 p., 22 €.

Élisabeth Miso



Al Pacino Sonny Boy, Mémoires

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard.

À quatre-vingt-quatre ans, l'un des acteurs les plus emblématiques de l'histoire du cinéma se retourne sur son incroyable parcours. Né en 1940, Al Pacino passe son enfance et son adolescence dans le South Bronx, à New York. Outre sa famille sicilienne, son univers tourne autour de sa bande de copains avec

laquelle il fait les quatre cents coups. Sa mère, qui lui a transmis sa passion pour le cinéma et qui l'a empêché de glisser dans la délinquance, souffre d'une fragilité psychique. Il est dévasté à sa mort, quand il a vingt-deux ans. Il fréquente la High School of Performing Arts à Manhattan, puis intègre le Herbert Berghof Studio et l'Actors Studio, tout en enchaînant quantité de petits boulots. Il se nourrit de cet enseignement stimulant, mais ne suit que son intuition et sa propre imagination. Malgré les difficultés, il est convaincu de percer comme comédien et s'accroche à son rêve, car pour lui c'est « l'unique façon de survivre en ce monde ». Il fait ses premiers pas sur les planches et les textes du théâtre de répertoire transforment sa vie, aiguisant sa capacité à plonger en lui-même pour y « exprimer ce qui s'y trouve ». Cet amour du théâtre ne l'a jamais quitté, au point de réaliser en 1996 un passionnant documentaire sur *Richard III*, la pièce de William Shakespeare. Dans les années 1960-1970, dans le sillage de James Dean, Montgomery Clift et Marlon Brando, un nouveau style d'acteur émerge qui révolutionne le 7^{ème} Art. En 1971, Al Pacino explose au cinéma dans *Panique à NeedlePark*. *Le Parrain* (1972), *Le Parrain 2* (1974), *L'Épouvantail* (1973), *Serpico* (1973) et *Un après-midi de chien* (1975) assoient sa légende. À trente-cinq ans, il est une figure incontournable du théâtre et du cinéma. La star américaine balaie ainsi plus de cinquante ans de carrière, convoque ses succès, ses périodes fastes, ses déboires financiers, son addiction à l'alcool et aux drogues, sa méfiance envers la célébrité, ses précieuses amitiés, ses relations amoureuses. Au fil des pages, se dessine un destin exceptionnel, porté par une énergie folle et un besoin insatiable de sonder par l'art les mystères de l'âme humaine. Éd. Seuil, 384 p., 27 €. **Élisabeth Miso**

Mémoires



Henri Raczymow Variations pour Anna

Fervent admirateur de Proust, petit-fils d'émigrants juifs polonais arrivés dans les années 1920 à Paris, fils d'Étienne Raczymow ayant appartenu aux FTP-MOI, l'auteur a souvent, dans ses livres, évoqué son passé, son enfance, son adolescence à Belleville où vivaient un grand nombre de Juifs qui parlaient yiddish ; un auteur attiré irrésistiblement

vers le passé parisien de ses parents, de ses grands-parents, celui de ses aïeux quelque part en Pologne avant la Catastrophe. Renommer les morts et aussi les vivants, « sauver les noms », rechercher les traces presque effacées de quelqu'un, suivre son parcours et le réinscrire dans un livre, comme dans ces *Variations pour Anna*. Ici, il rend hommage à la figure d'Anna, sa mère, par de courts chapitres formant une sorte de kaléidoscope. Par petites touches, il fait revivre les relations qu'il eut avec elle. « J'ai pensé qu'il était encore temps, après tout, d'infléchir l'image que j'avais toujours eue de ma mère et celle que j'avais parfois laissé entrevoir dans mes livres. C'est que nous ne nous étions jamais bien entendus, elle et moi, ni dans mon enfance, ni dans ma jeunesse, ni du temps où elle fut malade et où j'aurais dû, au moins par humanité, me rapprocher d'elle. » Cette femme simple, aux traits singuliers, dont il dit qu'il ne l'a jamais vraiment comprise, enjouée, timide, colérique, jalouse et aussi coquette, possessive, émotive, était née en Pologne. Mais la grande affaire, pour elle, ce fut l'Occupation dont elle ne parlait pas. « De même que mon père ne parlait jamais de sa mère, Rywka, déportée à Auschwitz en juillet 1942. » Anna avait, entre autres frayeurs, la phobie des trains, symbole de la déportation. De cette période, elle retenait aussi le souvenir des épisodes marquants d'une assignation à résidence avec ses parents dans un coin perdu de Charente. En vingt-trois chapitres aux titres brefs, l'auteur recompose toute l'ambivalence du regard porté sur sa mère, héroïne humble et épouse d'un authentique résistant. Éd. Gallimard, Haute enfance, 107 p., 15,90 €. **Corinne Amar**

Romans



Martino Gozzi Le Chant de la pluie

Traduit de l'italien par Vincent Raynaud. Dans la famille de Martino Gozzi on ne parle jamais ni des morts ni de ses émotions. En 2018, il perd son meilleur ami, Simone, emporté par une leucémie à moins de quarante ans. Les questions récurrentes de sa fille de trois ans à son sujet l'obligent à faire le portrait de cet ami bassiste qui lui a appris tant de choses

« sur la musique, le bonheur et la beauté de cette fuite en avant, si brève et si longue, qu'est la vie. » Ils étaient toute une bande soudée depuis leur jeunesse, que la mort de Simone a profondément ébranlée. Le romancier, traducteur et directeur de l'école Holden à Turin, se penche sur cette amitié lumineuse, cette « sorte d'immense champ gravitationnel » qu'était Simone pour lui. Son récit navigue entre passé et présent, entrelaçant des souvenirs de jeunesse, la maladie de Simone, la fin de son histoire d'amour avec sa femme et une réflexion sur le pouvoir de l'écriture. Entre Martino et Simone, depuis leur adolescence, la musique a toujours été un point d'ancrage de leur complicité et le roman en est imprégné tout entier. L'écrivain décrit le courage de son ami et de sa compagne face à la maladie, sa propre impuissance et l'angoisse qui l'étreint à l'idée de l'issue inéluctable. Quand une psychologue de l'hôpital de Bologne, où est soigné Simone, le sollicite pour animer un atelier d'écriture pour de jeunes cancéreux, il pressent qu'il va vivre une expérience révélatrice. Par les extraits de livres qu'il choisit, par la qualité de ses échanges avec les jeunes participants, il leur fait entrevoir cette fonction essentielle de l'écriture : « mettre des mots sur ce que nous ressentons ». Avec *Le Chant de la pluie*, Martino Gozzi signe une magnifique déclaration d'amour à son ami disparu et rend compte de son cheminement intérieur pour ne plus redouter ses propres émotions. « On écrit peut-être tous dans l'illusion de sauver quelque chose. Ceux qui nous ont quittés, leurs gestes. Les lieux où nous avons vécu et où il ne reste plus personne. » Éd. La table Ronde, 224 p., 22 €. **Élisabeth Miso**

Agenda

Sélection de manifestations
et projets soutenus par
la Fondation La Poste

Prix littéraires



Prix Sévigné 2024
Le prix Sévigné 2024 sera remis le 15 janvier 2025
Dans les salons de Sothby's, Paris. C'est la 28^e édition.

Attribué tous les ans, le Prix Sévigné couronne la publication d'une correspondance inédite.

La sélection :

Le métier d'écrire, Italo Calvino.
Édition de Martin Rueff, Gallimard

Correspondance croisée 1944-1971, Jean Dubuffet & René Bertelé.
Édition de Maurice Imbert, Du Lérot

Manie épistolaire - Lettres choisies, 1930-1991, Cioran.
Édition de Nicolas Cavaillès, Gallimard

La Paix à l'œuvre - Correspondance 1977 - 1981, Anouar el-Sadate et Menahem Begin.
Traduction de Léa Drouet, Intervalles



La remise du prix Sévigné se fera en présence de :

ANNE HEILBRONN
VICE-PRÉSIDENTE DE SOTHEBY'S FRANCE
DIRECTRICE DU DÉPARTEMENT LIVRES ET MANUSCRITS

PHILIPPE WAHL
PRÉSIDENT DIRECTEUR GÉNÉRAL DU GROUPE LA POSTE
PRÉSIDENT DE LA FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

JEAN BONNA
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT ACADEMIE DES BEAUX-ARTS
PRÉSIDENT D'HONNEUR DU PRIX SÉVIGNÉ

LA PRÉSIDENTE DU PRIX SÉVIGNÉ, ANNE DE LACRETELLE,

ET LES MEMBRES DU JURY

CLAUDE ARNAUD
JEAN-PIERRE DE BEAUMARCHAIS
MANUEL CARCASSONNE
JEAN-PAUL CLEMENT
CHARLES DANTZIG
NATALIE DAVID-WEILL
MARC LAMBRON, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
GILBERT MOREAU
CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT
DANIEL RONDEAU, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ANNE-MARIE SPRINGER

Le prix Sévigné est un prix littéraire créé en 1996 par Anne de Lacretelle, fille de l'écrivain et académicien français Jacques de Lacretelle (1888-1985), à l'occasion du tricentenaire de la mort de la marquise de Sévigné. Le prix est destiné à couronner la publication d'une correspondance inédite ou d'une réédition augmentée d'inédits apportant ainsi une connaissance nouvelle par ses annotations et ses commentaires, sans limitation d'époque, en langue française, ou traduite d'une langue étrangère.

Le prix Sévigné bénéficie du soutien de la Fondation d'entreprise La Poste et de l'accompagnement de la Maison Hermès.

Prix des Postiers Écrivains



Prix des Postiers Écrivains 2025

Le lauréat du prix sera connu en janvier lors de la cérémonie des vœux du Groupe La Poste

La Fondation passera commande de quelques centaines d'exemplaires de l'ouvrage distingué et en assurera la promotion interne et externe.

Faire émerger les talents. C'est le mot d'ordre du prix des Postiers Écrivains. Voulu par le Président du Groupe et imaginé par la Fondation La Poste, ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un agent ou un salarié du Groupe. Sont exclues les œuvres éditées à compte d'auteur.

Le Prix des Postiers écrivains, créé en 2015, s'inscrit dans le soutien que la Fondation apporte à la création littéraire depuis plus de 25 ans en tant que partenaire principal du Prix Wepler-Fondation La Poste, du Prix Sévigné, du Prix Clara et du Prix Vendredi, et en tant qu'organisatrice depuis 2015, du Prix « Envoyé par La Poste ». Il met en avant le remarquable potentiel de contribution des postières et postiers, au-delà de l'exercice par chacun de son métier, à la création, à la circulation des idées et à la vie littéraire de notre pays.

Le prix des Postiers Écrivains 2024 a été remis à **Bruno Bourdet pour *Hibiscus et la gardienne du temps*. Roman jeunesse**. Éditions *Ex Æquo* ([FloriLettres n° 246, janvier 2024](#))

Bourses de voyage



Bourses de voyage Zellidja. Ouverture des dépôts de candidature entre le 1er Janvier et le 15 février 2025

Le projet vise à l'éducation et à l'autonomie des jeunes par le voyage en solitaire tout en répondant à leurs attentes et aspirations, et à encourager leur engagement personnel. Le/la candidat (e) au voyage choisit seul(e) son sujet et son pays de destination. À son retour, il s'engage à rendre un carnet de comptes, un journal de route et un rapport d'étude, ce qui l'oblige à recueillir, structurer et restituer une information très vaste et à gérer un budget contraint. **Le projet vise également à soutenir l'écriture.**

À l'issue de deux voyages, les jeunes se voient décernés par le jury national le titre de lauréat, et certains un prix spécifique, remis lors d'une cérémonie annuelle. **Ainsi la Fondation La Poste attribue-t-elle le Prix d'écriture.**

Calendrier pour les voyages de 2025

Comment déposer mon projet ?

Le dépôt des projets se fait en ligne sur le site www.zellidja.com. Il faut créer un compte dans l'onglet « candidater » du site, puis se rendre dans « dépôt de projet » dans le menu de droite.

Le règlement des bourses Zellidja est disponible dans le menu de droite. Il doit être lu et signé en ligne pour valider le dépôt du projet.





Les livres primés en 2024

La Fondation La Poste a créé le Prix des Postiers écrivains en 2015 et organise depuis 2015 également, le Prix « Envoyé par La Poste ». Elle est le partenaire principal du Prix Wepler-Fondation La Poste, du Prix Sévigné, du Prix Clara et du Prix Vendredi.

<p>PRIX DES POSTIERS ECRIVAINS 2024</p>	<p>PRIX « ENVOYÉ PAR LA POSTE » 2024</p>	<p>PRIX CENDRES 2024 PRIX VENDREDI 2024</p>	<p>L'ÉCRITURE DU MONDE ENTIER</p>	<p>Prix littéraires 2024</p>
<p>Prix des Postières et Postiers écrivains 2024</p>	<p>Prix « Envoyé par La Poste » 2024</p>	<p>Prix Vendredi 2024 Prix des lecteurs du pass culture 2024</p>		
<p>Nouvelles d'ados</p>	<p>PRIX WEPLER FONDATION LA POSTE 2024</p>	<p>PRIX WEPLER FONDATION LA POSTE 2024 MENTION SPÉCIALE DU JURY</p>	<p>CALVINO INÉDIT UNE PIONNIÈRE DANS LA NÉO-CHRONIQUE SCIENTIFIQUE ITALIENNE DOMINIQUE</p>	<p>soutenus par la Fondation La Poste</p>
<p>Prix « Envoyé par La Poste » 2024</p>	<p>Prix Wepler Fondation La Poste 2024 Mention spéciale du Jury 2024</p>	<p>Prix Sévigné 2024</p>		

<https://www.fondationlaposte.org/projets-culturels/prix-litteraires>

Les livres publiés avec le soutien de la Fondation La Poste en 2024

La Fondation La Poste apporte son aide aux éditeurs en soutenant la publication de correspondances et d'ouvrages qui valorisent la lettre.



<https://www.fondationlaposte.org/projet/livres-publies-avec-le-soutien-de-la-fondation-la-poste-en-2024>

Les manifestations soutenues par la Fondation La Poste en 2024

La Fondation La Poste s'associe aux manifestations qui mettent en valeur les correspondances en faisant résonner les textes avec d'autres formes de créations. Elle encourage des jeunes talents associant l'écriture des textes à la musique.

<https://www.fondationlaposte.org/projets-culturels/manifestations>

Les actions solidaires soutenues par la Fondation La Poste en 2024

La Fondation d'entreprise La Poste a démontré son engagement en faveur de l'éducation, de la culture, et de l'inclusion sociale tout au long de l'année 2024.

<https://www.fondationlaposte.org/projets-solidaires>

*

Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale
(indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
FloriLettres : ISSN 1777-563

Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste
CP B 707
75757 Paris Cedex 15
Tél : 07 84 37 16 77
fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

S'ABONNER À FLORILETTRES

